



**Ali Oumlil (Ichrāf wa taqdīm).- *Al-‘Ālam mā ba‘da jā’ihati kourouna; Rou’ā Mustakbaliyya* (Casablanca: Al-markaz at-thaqāfi al-‘arabī, 2021), (*Le monde après Corona. Bilans et perspectives*), Coordination et préface, Ali Oumlil (Casablanca: Editions Centre culturel arabe, 2021), 440p.**

Cet ouvrage est certainement parmi les premiers écrits sur le sujet de la pandémie du Coronavirus et sur le monde d’après. Regroupant un nombre non négligeable de chercheurs et penseurs marocains ou vivant au Maroc (18), ce livre est un florilège de réflexions autour de la pandémie, sur ses conséquences et sur l’avenir. Les domaines et dimensions mobilisés des sciences humaines et sociales sont vastes et multiples. Ainsi la philosophie, la sociologie, l’anthropologie politique, les sciences des religions, les sciences politiques et l’économie bien sûr, mais aussi les lettres et la géostratégie sont autant de sources de savoir et de grilles de lecture mobilisées pour explorer le sujet.

Si des chercheurs connus sur la scène nationale et internationale développent ici leur réflexion, tels que Mohammed Naciri, Rahma Bourqia, Ahmed Herzenni, Asma Lamrabet, Mohammed Achaari, Ahmed Abbadi, Noureddine El Aoufi, Hassan Benaddi, Kamal Abdellatif, Mohamed El Maazouz, Abdeslam Touil, Ali Oumlil, la présence de diplomates ici donne un cachet particulier aux réflexions développées. Youssef Amrani, Mohamed Tajeddine Houssaini et Abdelilah Belkeziz, de par leur position privilégiée d’auteurs et d’acteurs de premier rang du système des relations internationales, offrent leur regard, leurs impressions et réflexions sur la pandémie et ses conséquences sur la mondialisation. Notons également que parmi les contributeurs, certains ont exercé des fonctions politiques nationales de premier rang tels que Fathallah Oulalou, Mohamed Berrada, Mohammed Achaari ou encore Abdallah Saaf. La diversité des angles de vue et des points à partir desquels les auteurs s’expriment est une richesse inestimable qui permet de broser un panorama intellectuellement séduisant dans le sens où plus que d’apporter des réponses à des questions, ils ouvrent des pistes de réflexion.

La pandémie a pris de court le monde entier. Tout le monde a été surpris face à ce virus et l’éventail des réactions des Etats a été très divers, même si globalement, le champ lexical utilisé a souvent emprunté au vocable militaire, donnant inconsciemment l’impression que le virus était appréhendé comme un ennemi, à la jonction entre la peur et une posture défensive et volontairement protectrice. La ressemblance entre les guerres et le corona est en effet très frappante du fait des mêmes conséquences de mort et de désolation. Dans cet esprit, Mohammed Achaari analyse les discours tenus en 1945 après la deuxième guerre mondiale et en 2010 après la crise financière à partir des écrits de l’écrivain chilien Andres Velasco.

Ce virus a perturbé l'ordre mondial et violemment bousculé les certitudes des nations, plus encore celles des pays développés qui depuis des décennies, voire pour certains des siècles, se posaient en champions du progrès technique et humain, détenteurs des clés du bien-être et garants de la prospérité pour tous. Tous ont été touchés et face à cette pandémie, les destins ont été très contrastés, indépendamment de la robustesse des systèmes de santé nationaux ou du niveau de démocratie des états, pour ne citer que ces aspects. Le monde a connu un véritable dérèglement dans les modes de vie des individus et des collectivités. Le confinement et l'encadrement de la vie dans l'espace public imposé aux populations a donné un caractère spectaculaire à cette pandémie en la comparant aux pandémies vécues par l'humanité par le passé. Tous les rythmes quotidiens, les habits, les grilles de lecture et de compréhension de ce qui constitue la vie ont été secoués, voire remis en cause, obligeant à porter des regards nouveaux sur le temps, le geste, l'action et l'identité. A cet égard, Ali Oumlil fait la comparaison de ce virus avec les pandémies rapportées par Ibn Khaldoun, en constatant un changement des habitudes des populations, la destruction des habitations, la renaissance européenne avec une pensée humaniste nouvelle. Face au vacillement des pays développés, le reste du monde s'est réinventé, obligé de constater qu'il est possible de marcher seul et de se frayer son chemin et suscitant beaucoup d'interrogations sur l'interdépendances des économies et la souveraineté des nations.

Mohammed Naciri, participant à la déconstruction de nos hypothèses, interroge le concept de gouvernance dans ce contexte, soulignant à juste titre qu'aucune gouvernance de quoi que ce soit ne peut être entreprise étant donné que l'homme ne semble plus en mesure de maîtriser son futur. Ce concept venu d'ailleurs, se révèle être ambiguë, voire une mystification dépouillée de ses vertus supposées d'anticipation. Le virus a renversé l'ordre des priorités en matière de développement, remettant en cause jusqu'au sacro-saint principe d'Etat régulateur. A cet égard, la gouvernance est une victime spectaculaire de la pandémie dont les échos sont encore à venir. Cet échec met surtout en valeur le constat douloureux que l'irruption de l'imprévu dans l'histoire, pourtant moteur de la vie, n'a pas pénétré suffisamment la conscience de l'Homme.

Face à l'angoisse suscitée par l'incertitude, la mobilisation des lettres, de la philosophie et des sciences sociales et politiques pourrait être une voie salutaire déjà pour comprendre les nombreux défis stratégiques nationaux et internationaux et leurs implications dans les différentes échelles territoriales, et ensuite pour tracer des lectures objectivées de l'actualité, hors du sensationnalisme et de l'émotion. Ces lectures sont d'autant plus nécessaires qu'il est essentiel de se reconstruire et de construire des horizons futurs, des visions de l'avenir.

Dans cette perspective, Mohamed Berrada étudie l'enseignement et ses relations avec la société dans une perspective de développement des sociétés et Rahma Bourqia propose un nouveau regard sur l'avenir de l'éducation. L'éducation est en effet au cœur du bouleversement induit par ce virus. Le désarroi provoqué a été perçu comme une remise en cause en règle des systèmes éducatifs, incapables de prévenir des catastrophes sanitaires de ce type, reléguant les sociétés modernes au même rang que celles de la préhistoire et des moyen-âge, incapables de se protéger

autrement que par l'enfermement et les restrictions. De par le positionnement nodal de l'éducation dans la construction des nations, il se révèle comme le principal défi à relever. Comment faire de l'éducation un bien commun de la nation? Comment éduquer pour l'avenir? Comment dépasser le paradoxe d'une éducation de l'avenir forcée de se préparer avec une éducation du passé? L'une des solutions résiderait peut-être à faire de l'éducation de base la première pépinière de l'esprit de recherche et de l'esprit critique.

Noureddine ElAoufi analyse dans le discours l'impact de ce virus sur l'économie à partir de l'investissement, du secteur manufacturier et des engagements des poids lourds économiques. Il propose en outre une lecture de la bourgeoisie nationale dans tous ses gaps, offrant un regard résolument optimiste: là où il y a une crise, il y a un dépassement de cette crise. L'article de Hassan Benaddi fait écho à cet optimisme en mettant en valeur la résilience de la société marocaine tout au long de son histoire pour vaincre les catastrophes, faisant appel à la mémoire et l'histoire et la continuité de la société marocaine et valorisant les évolutions des XX<sup>ème</sup> et XXI<sup>ème</sup> siècles.

Parmi les questions qui se posent avec le plus d'acuité, en conséquence de la pandémie et de ses gestions, celle du futur des relations internationales est la plus évidente. Trame de fond qui permet d'orchestrer les relations entre les pays, la grille traditionnelle avec ses leaders et ses suiveurs a montré son obsolescence et son inopérabilité. L'occasion est belle de rebattre toutes les cartes et de redéfinir les règles du jeu.

Selon Abdallah Saaf, le moment est propice pour le Maroc pour se pencher de nouveau dans la construction d'un nouveau Maghreb. Ahmed Herzenni s'attache pour sa part à expliquer les limites du système capitaliste néolibéral mondialisé du fait des nouvelles fractures et à souligner les fondamentaux du Maroc sur lesquels capitaliser pour mieux se positionner. Youssef Amrani expose l'humanisme de la vision portée par le Roi du Maroc et son action sur le continent africain tourné vers l'avenir. A cet égard, il souligne que la gestion de la pandémie faite par le pays ne devait pas être considérée comme une gestion de crise mais la poursuite d'un projet de société initié de longue date basé sur un élément essentiel: la priorisation de la dimension humaine. Selon lui, en tant que protagoniste central d'un nouveau concept de mondialisation, le diplomate est appelé à s'adapter aux exigences d'une grille de lecture renouvelée des relations internationales. Dans ce contexte, le défi pour les pays africains est de s'adapter à ce changement de paradigme pour prendre en main leurs destinées.

En terme de projections géostratégiques prospectives, trois articles développent des réflexions intéressantes. Mohamed Tajeddine Houssaini, Abdeslam Touil et Abdelilah Belkeziz étudient respectivement la notion même d'avenir, les conséquences géostratégiques de la Covid et les perspectives du monde après Corona. Développant des vues depuis la géostratégie et le néolibéralisme, l'examen du sens de l'existence humaine est plus que jamais d'actualité. Le Corona est l'occasion de s'échapper de la vision technique, matérielle et quantitative du progrès.

La pandémie et sa dimension internationale ont donné un écho inattendu aux différentes crises déclenchées en cascades, offrant l'occasion de mobiliser la

philosophie pour essayer d'éclairer les chemins de la pensée. Ainsi, Kamal Abdellatif était cette relation avec la pensée et la philosophie à travers l'image significative des roses et de leurs épines, et de la certitude versus l'incertitude, résumant ainsi une certaine hésitation, un certain engourdissement de l'initiative humaine.

De son côté, Mohamed El Maazouz souligne le passage de l'humanité d'une époque où le progrès scientifique et technique l'emportait sur l'être humain, comme sacrifice nécessaire à des promesses de lendemains meilleurs, à un état de dégradation dont personne n'imaginait la probabilité que cela puisse se passer. Les désillusions sont grandes, le désarroi plus encore.

Face à cette situation Asma Lamrabet prône la nécessité d'un renouveau humaniste. Comme elle le souligne joliment, "la pandémie remet paradoxalement les pendules de notre inconscient à l'heure." Selon elle, il est temps de mobiliser la religion en tant que matrice culturelle, spirituelle et identitaire, source de valeurs de respect et de valorisation de l'humain pour aspirer à une société plus apaisée: éduquer à l'islam humaniste, à celui des valeurs d'éthique, de solidarité, d'égalité et de justice, c'est éduquer les générations à venir à penser et à élaborer des alternatives éthiques à l'économie, au politique, au culturel et à l'écologique, loin des excès et des violences; c'est surtout redonner aux humains la capacité de développer une réelle autonomie, une croissance harmonieuse, une vie décente dans la solidarité et l'initiative, dixit.

Si la pandémie a soulevé un voile sur les catégories de la société marginalisées ou en voie de marginalisation, il est certain que les conséquences sont très grandes sur toutes les dimensions des sociétés, notamment en terme d'amplification des inégalités sociales.

Si les crises peuvent conduire aux désastres, elles peuvent aussi se révéler salutaires si elles sont appréhendées à leur juste valeur. Il est certain que la pandémie de la Covid-19 n'a fait que révéler, aux aveugles que nous sommes, les crises en cours depuis plusieurs années du fait de l'essoufflement du modèle capitaliste en cours dans le monde économique et surtout des esprits. Le rôle des chercheurs et penseurs est ici essentiel pour voir et donner à voir. Dans ce sens, il est évident que tout reste encore à analyser et que la mobilisation de la communauté scientifique est primordiale, si le but recherché est de changer le monde vers le meilleur, pour éviter la répétition de telles catastrophes.

De manière évidente, la leçon à tirer (une fois de plus) est que le développement ne peut se réduire à la croissance et que l'élément humain doit être la cible et le moteur du développement. Reste à creuser, expliquer, établir des liens de causalité, trouver des niches de prospérité et dénicher les opportunités à investir, pour approfondir notre savoir sur les sociétés et être utiles à la gestion de la chose publique. Les sciences humaines et sociales sont ici appelées à l'ordre pour penser la crise et sa sortie. Espérons que cet ouvrage ouvrira l'appétit pour d'autres réflexions.

**Samira Mizbar**

Chercheure indépendante,  
Rabat, Maroc